

Je terminerai en vous demandant, si finalement, au détour de cette conversation, vous diriez que c'est aussi un défi de vieillir ?

Pour moi, il n'y a pas de doute. Tout dépend de la perception que l'on a de la vieillesse. Je crois qu'il y a plusieurs types de vieillesse : celle où l'on tombe pratiquement en poussière, on se défait, on se décompose comme tel. Je pense que cette vieillesse-là, non seulement elle n'est pas belle à voir, mais ce n'est pas celle-là que l'on vise. Dans la société à laquelle nous appartenons, les gens font tout pour prolonger ce bain de jouvence que l'on traîne depuis l'Antiquité. On se tient en forme, on fait des exercices, etc. Tout pour rester jeunes. Pour moi, ce qui est important, c'est une vieillesse où l'on est enfin maître de soi, une vieillesse où l'on connaît ses limites, mais aussi ses forces en un certain sens. Je trouve aussi que l'on devrait revenir à cette image qui existe, paraît-il, dans certaines sociétés africaines, où les vieux ont encore leur place dans la société.

□

« Impression »
Une publication
du Cégep de
Vieux-Québec
#26 - Mai 1997

CREUSER

doucement, délicatement

Entrevue avec Marie-Célie Agnant

Marie-Célie Agnant, d'origine haïtienne, est journaliste pigiste et interprète culturelle auprès des communautés haïtiennes et latino-américaines. Elle est également écrivain. Son premier roman *La Dot de Sara*, paru aux Éditions du remue-ménage, lève le voile sur la problématique des femmes âgées qui immigreront dans un nouveau pays, parrainées par leurs enfants. Ce roman s'inspire de la vie des femmes âgées haïtiennes qu'elle a rencontrées dans le cadre d'une recherche intitulée *Femmes âgées et Habitat* menée par l'INRS et l'Université Laval, et à laquelle elle a collaboré.

Marie-Célie Agnant, recueillir les témoignages de ces femmes immigrantes ne doit pas être facile !

Non, ce n'est pas facile. Vous savez, en Haïti, par tradition, on ne pose pas de questions aux gens. C'est très mal vu. Et, de plus, il s'agissait de femmes âgées ! J'arrivais à obtenir des témoignages parce que beaucoup de ces femmes étaient dans une situation — je ne dirais pas de détresse — mais disons qu'elles sentaient le besoin de me parler. J'apportais quelque chose de nouveau dans leur vie. Quelqu'un vient les écouter ! L'une d'entre elles, après m'avoir livré un témoignage très bouleversant, m'a remerciée. Je crois que les femmes ne parlaient pas pour répondre précisément à mes questions, mais parce qu'elles trouvaient une oreille attentive à laquelle se confier.

Il y a une forme de pudeur à tout âge, mais elle est peut-être plus aiguë quand on est âgé ?

Il y a effectivement beaucoup de pudeur, d'amour-propre. Il faut décoder énormément. Vous savez, quand vous demandez à quelqu'un comment vont ses relations avec son fils ou sa fille, et que la personne répond : « Ce n'est pas si mal, mais enfin vous savez quand il y a des enfants, on n'est pas trop d'accord avec la façon dont ils les élèvent, mais qu'est-ce qu'on peut faire ? » On sent alors qu'il y a en filigrane dans la réponse des non-dits. Il faut alors creuser doucement, délicatement, et alors seulement on obtient l'information.



Revenons au sujet qui nous préoccupe : qu'est-ce qui motive les hommes et les femmes à faire venir leurs vieux parents ?

Les raisons sont multiples. Quand un Haïtien émigre, il laisse derrière lui des parents, des vieux parents. Aussi loin que je me souviens, dans les années soixante, la norme était de quitter Haïti. La question était : «Quand est-ce qu'on part ?» Une fois parti, il fallait faire venir ceux qui étaient restés là-bas. Il y avait aussi une tendance dans la communauté à ne pas envoyer les enfants à la garderie. On préférait les faire garder à la maison. Pour cela, il n'y a personne de mieux que sa propre mère. Alors on les faisait

venir pour cela. La dernière raison c'est que certains parents restés en Haïti deviennent trop âgés et n'ont personne pour s'occuper d'eux. Cela cause beaucoup d'inquiétude aux enfants établis à l'étranger. Ils envoient de l'argent, essaient de trouver quelqu'un qui peut les prendre en charge, on abuse d'eux. Alors ils règlent le problème en les faisant venir ici. Les raisons sont multiples. On a collé à la communauté haïtienne une étiquette selon laquelle on faisait venir les mères uniquement pour qu'elles gardent les enfants. Ce n'est pas toujours le cas. Certaines mères sont venues, mais n'ont pas gardé leurs petits-enfants. L'idée de base, me semble-t-il, c'est vraiment de

Je pense que l'immigration est une blessure. Une blessure qui se referme difficilement ; souvent, pas du tout. L'impression que j'ai gardée de ces rencontres est que, très souvent, on aurait dit qu'elles n'avaient pas coupé le lien là-bas, mais qu'il ne fallait pas en parler. Il est impossible de refaire tout ce capital affectif, les amis, les voisins...

ne pas laisser une personne âgée livrée à elle-même. Les Haïtiens, en général, se sentent très responsables de leurs parents. Comme s'ils nous avaient mis au monde pour qu'une fois qu'ils deviennent vieux, on s'occupe d'eux à notre tour.

Ces personnes âgées laissent derrière elles tout un capital affectif. Elles ont cinquante, soixante ans, et laissent tout. C'est peut-être une blessure qui ne se referme pas ?

Je pense que l'immigration est une blessure. Une blessure qui se referme difficilement ; souvent, pas du tout. L'impression que j'ai gardée de ces ren-

